

VIRGINIA WOOLF - JOURNAL INTEGRAL

(1915 -1941)



La vie est un rêve ; c'est le réveil qui tue.
Life is a dream. It is waking that kills us

C'est à la suite d'un "tea time" dans l'intimité d'un cottage anglais de Bath, que j'ai rencontré Virginia Woolf. Elle avait pourtant disparu depuis près de soixante-dix ans. J'avais préalablement demandé à chacun des invités de préparer une petite liste de leurs essentiels de la littérature, dont j'espérais m'inspirer pour compléter ma bibliothèque. Personne ne sut vraiment me dire pourquoi elle ne figurait sur aucun des bostons qui me furent remis et que j'examinai au creux de ma paume comme une mauvaise pioche, un peu déçu. Virginia Woolf y résonnait de tout le poids de son absence. Je l'avais pourtant espérée. Sans être professeurs

de littérature à Oxford, mes compagnons avaient tourné quelques pages au cours de leur existence. Tous étaient un peu confus, mais toutefois assez honnêtes pour avouer que ses livres étaient maintenant davantage destinés à être vus là, dans une bibliothèque, sur le coin d'une table de salon, que réellement lus. Pas assez romanesque, trop savamment poétique, difficile, son œuvre semble aujourd'hui présenter pour certains moins d'intérêt que sa biographie. Voilà autant d'arguments qui, loin de m'effrayer, ont attisé ma curiosité. Alors, je me suis rué dans une librairie et j'ai lu ses livres. Mais j'ai probablement eu tort en achevant cette série de lectures par l'ouvrage

qu'il aurait sans doute fallu découvrir en premier, son "Journal", qu'elle rédigea de 1915 à 1941. Car il répond à la question que je me suis posée à l'heure du thé. Est-ce la vie de Virginia Woolf qui engendre l'intérêt que l'on porte à son œuvre, ou l'inverse ?

Née en 1882, Virginia perd sa mère à l'âge de treize ans. Compte tenu de sa fragilité qui lui interdit de suivre la scolarité classique des garçons, elle est éduquée à domicile par son père, un brillant intellectuel de l'ère victorienne. Ses parents étant tous les deux veufs d'un premier mariage, elle vit parmi ses demi-frères et demi-sœurs. Lorsque le père meurt à son tour en 1904, la maison du quartier londonien de Kensington est vendue et les enfants déménagent seuls dans une rue plus populaire. Très vite, l'accumulation d'autres décès dans cette fratrie recomposée aggrave un état de faiblesse psychologique dont elle souffre par crises intermittentes. Virginia est pourtant très entourée. La nouvelle maison de Bloomsbury devient le noyau d'un cercle d'intellectuels connu sous le même nom, marqué par la liberté de parole, l'amour de l'art et de la culture. Il est notamment fréquenté par Leonard Woolf, que Virginia épouse en 1912. Elle est déjà critique littéraire auprès de plusieurs journaux lorsque le couple crée une maison d'édition. C'est à partir de ce moment qu'elle commence à écrire sérieusement, mais uniquement ce qui lui plaît. Ses livres sont profondément imprégnés de son histoire intime. La mort de son frère plane sur "La Chambre de Jacob" ("Jacob's room"). "Orlando", dont le personnage éponyme traverse les siècles et change de sexe, est considéré comme la plus belle lettre d'amour qu'elle ait adressée à Vita Sackville-West, avec laquelle elle a une liaison amoureuse au cours des années vingt. L'une de ses amies inspire le personnage de Sally dans "Mrs. Dalloway". Et les étés passés avec ses

parents sur les côtes de Cornouailles marquent l'ensemble de son œuvre par l'omniprésence des paysages marins, et de l'eau qui s'écoule comme l'encre de sa plume dans "La promenade au phare" ("To the lighthouse") et "Les Vagues" ("The waves"). Elle invente une nouvelle façon d'écrire. Le schéma romanesque classique, qui structure artificiellement des histoires et des personnages décrits de façon extérieure, est abandonné. Elle s'attache à décrire le mystère individuel de l'âme par l'évocation d'expériences sensorielles et psychologiques intimes. Une suite d'impressions multiples se déroule dans un rythme plus ou moins rapide, dans une ambiance très nuancée de réalité mouvante. L'intrigue s'évanouit, ses personnages sont plus impressifs qu'expressifs, invitant le lecteur à appréhender un monde éminemment poétique et parfois inquiétant.

Le "Journal" est une belle transition vers cet univers singulier et parfois difficile à pénétrer. La forme même du journal intime, qui rétablit par définition la chronologie dont elle se défend habituellement, implique une plus grande facilité de lecture. Le récit y est limpide et résulte d'une écriture brute qui n'a fait l'objet d'aucun peaufinage. Alors que ses œuvres mettent habituellement en scène le chaos de l'existence en se gardant bien de le démêler, la diariste se livre à une tentative de clarification pour elle-même. *"Quelle sorte de journal aimerais-je écrire ? Il devrait être comme un tissu lâche qui ne ferait pas négligé, assez souple pour épouser toutes les choses graves, futiles ou belles qui me viennent à l'esprit. J'aimerais qu'il ressemble à un vieux bureau profond, ou à un vaste fourre-tout dans lequel on jette une masse de choses dépareillées sans les examiner. J'aimerais y revenir au bout d'un an ou deux pour découvrir que ce disparate s'est trié lui-même, épuré de lui-même, qu'il a fusionné, comme le font toujours si*

mystérieusement ces dépôts, en une forme assez transparente pour refléter la lumière de notre vie, mais cependant solide, respirant la sérénité et empreinte de ce détachement propre à toute œuvre d'art."

Virginia Woolf atteint sa cible. Car le "Journal" doit être considéré comme l'une de ses œuvres, à la fois la première, puisqu'il débute en 1915, et la dernière puisqu'il s'achève avec sa mort. Le lecteur chemine le long des fils de la vie de Virginia : ses rencontres, sa création littéraire, ses guerres, et très subtilement, entre les lignes, son mal-de-vivre.

Les personnages de sa vie.

L'écriture est incisive, toujours intelligente, sans concession, et donc souvent très amusante. Virginia Woolf parle beaucoup moins d'elle-même que des autres et des idées. Avec quelques mots bien pesés, elle est capable de dépeindre une vie tout entière. Les portraits sont d'autant plus vivants qu'il n'est pas rare qu'elle les mette en scène par des dialogues reconstitués. Et la description des intérieurs vise toujours l'occupant des lieux. *"Quant à savoir si les gens voient leur intérieur avec la même lucidité désespérante que moi, n'y suis-je que depuis une demi-heure, j'en doute. Correction froide et superficielle, mince comme l'est en mars la pellicule de glace qui recouvre une mare. Une sorte de suffisance avide. Crin de cheval et acajou, voilà l'irrécusable, les boiseries blanches, les reproductions de Vermeer, la table Omega et les rideaux bariolés n'étant qu'un déguisement snob. Le moins intéressant dans un intérieur : le compromis".*

A travers ces portraits, sans compromis en effet, c'est toute la société de la première moitié du vingtième siècle qui défile. Elle rencontre notamment Freud et Marguerite Yourcenar (pour la traduction du texte "Les Vagues"),

qu'elle décrit de façon tout à fait personnelle. Les personnages les plus brillants succèdent aux plus quotidiens. Virginia Woolf sert de lien entre les classes sociales anglaises réputées pour leur imperméabilité. A Bloomsbury, elle a conservé certaines de ses relations du quartier bourgeois de Kensington et côtoie l'aristocratie de Mayfair. *"Sa Seigneurie habite au cœur d'un énorme gâteau. Vous parcourez des kilomètres de galeries, passez sans savoir à côté d'innombrables trésors -chaise sur laquelle Shakespeare aurait pu s'asseoir, (...) et puis il y a l'autel où Marie Stuart pria avant son exécution".* Il est difficile de classer Virginia Woolf sur l'une des étagères bien séparées de la hiérarchie. Ses relations familiales, professionnelles et amoureuses, le brassage du monde universitaire, des amateurs d'art et de culture, rendent son identité sociale difficile à définir. C'est la raison pour laquelle elle navigue entre toutes avec une liberté exceptionnelle pour son époque.

Mais elle est tout de même marquée par les codes de la classe dominante. Elle décrit la *"working-class"* et son personnel de maison comme un monde tout à fait à part. Elle a la dent dure, et certaines de ses remarques contrastent avec l'idée préconçue que l'on pourrait se faire de l'artiste d'avant-garde et de la féministe qu'elle est pourtant sans conteste. *"Les muscles de ma main droite sont endoloris, comme j'imagine que peut l'être la main d'une domestique"*. Relatant les réclamations de sa bonne qui lui indique qu'il faut remédier à la vétusté de l'équipement de la cuisine, elle s'offusque : *"Il faut ? Est-ce en ces termes que l'on s'adresse à des princes ?"*. Et elle explique plus tard que la raison pour laquelle il n'est pas question de voter pour le parti travailliste, tient dans son refus d'être gouvernée par Nelly, sa bonne. Il est souvent difficile de mesurer la part de réelle conviction et d'exagération, dont elle s'amuse parfois elle-même.

En toute hypothèse, dans ce domaine, Virginia Woolf n'est pas une révolutionnaire, loin s'en faut.

Pourtant, les personnages de sa vie ne sont jamais figés dans un portrait campé une fois pour toutes. Elle s'enthousiasme à leur sujet, puis durcit le trait, se blesse, se fâche, et revient sur son jugement. Les premiers temps, elle laisse même la plume à Leonard qui donne un avis contraire sur un portrait ou une scène de la vie qu'elle rapporte de façon un peu partielle. Ces intrusions donnent une ouverture et un climat de fraîcheur qui l'éloigne de la menace de l'égoïsme qui guette toujours dangereusement l'exercice.

Au fil de la création littéraire.

A chaque fois que l'écriture de l'un de ses livres est en projet, en cours ou achevée, c'est-à-dire très souvent, elle en fait part, et donne même des explications sur sa technique de rédaction. Elle confie écrire d'abord très vite, d'un trait, par *"larges coups de pinceaux"*, pour ne pas casser la dynamique. Le rythme est en effet beaucoup plus important pour elle que l'intrigue. Mais l'esprit ne court à sa guise que lors de la première phase de création, celle où *"brûle le feu imprévisible"*. Car vient ensuite le temps de la réécriture et du travail des mots, plus ciselé, plus lent. Le résultat final, qui donne un effet de *roman non écrit* à ses livres, implique un véritable savoir-faire, mais aussi un effort de chaque jour, *"comme une barrière qu'il faut sauter, le cœur au bord des lèvres jusqu'au bout du parcours, quand j'ai franchi la barre, ou bien l'ai fait tomber"*.

Virginia Woolf semble poursuivre son activité de critique littéraire au sein même de son journal car elle commente les romans qui passent entre ses mains. Souvent, elle cite des vers anciens ou des éléments de prose classique

qu'elle admire. Parfois, son jugement est sévère. Mais elle n'est pas plus indulgente vis-à-vis d'elle-même. Car elle doute de sa qualité d'écrivain. *"Peu d'individus auront été aussi torturés que moi par le souci d'écrire. Flaubert excepté, je crois"*. Lors de l'élaboration de "Mrs. Dalloway", elle fait part de ses hésitations sur la façon de rédiger telle scène. Il lui arrive même de regretter la construction d'un personnage, malgré toutes les précautions prises avant la publication. Leonard a la primeur de la lecture de chacun de ses manuscrits. Elle attend toujours son verdict avec autant d'angoisse. Et pourtant, il est chaque fois plus enthousiaste. Vient alors le soulagement. Mais il est généralement de courte durée, et laisse la place à l'inquiétude des critiques. Elle oscille alors entre satisfaction, indifférence et colère. En fonction des commentaires, elle se qualifie d'écrivain accompli ou raté. Un jour, dans un élan de sagesse, elle affirme ne pas s'attarder à l'idée de sa réussite. Pourtant, si elle n'est que très rarement centrée sur sa personne, l'écrivain qu'elle veut être constitue l'une de ses préoccupations centrales. Car la littérature est pour Virginia Woolf une communion avec le monde, une prolongation de son être, une consolation. Après le succès d'"Orlando", elle écrit : *"Comme il est étrange de penser que j'ai donné au monde une chose à quoi le monde prend plaisir. (...) Ainsi, de mon côté, je possède quelque chose, à défaut d'enfants, (...) Je constate que je suis bien détachée de ces désirs, tout entière absorbée par ce que j'appelle, faute de mieux, des idées : cette vision"*.

A-t-elle d'ailleurs conscience de la qualité littéraire de son journal ? Les descriptions qu'elle fait de la nature sont certainement les plus beaux passages. Sa campagne Anglaise est un *"vieux tapis très usé, étendu au bas des pentes"* qu'elle évoque comme une *"émeraude trouble"*, une *"semi-transparence, alors qu'évoluent le soleil et les ombres, et que le vert tantôt*

s'avive et tantôt se brouille". Les pages sur la Ciotat et Cassis évoquent parfois nos écrivains provençaux : "Par-ci, par-là une maison aux arêtes vives, passée à la chaux blanche, jaune ou bleue, les volets étroitement fermés, entourés de sentiers plats, et même, une fois, de rangées de giroflées. (...) Sur la pente qui est pierreuse comme un désert, séchaient des filets ; et puis, dans les rues, des enfants, et des jeunes filles qui bavardaient et flânaient, toutes avec des châles aux tons passés et des robes de cotonnade, tandis que les hommes défonçaient la terre de la Grand-Place pour en faire une cour pavée".

D'une guerre à l'autre.

Dans ses romans, Virginia Woolf répugne habituellement à raconter une histoire. Dans son "Journal", elle en tisse une malgré elle. Celle de sa vie, celle du monde qui l'entoure. Car elle s'inscrit bel et bien dans l'Histoire, en débutant sa rédaction pendant la première guerre mondiale pour lever sa plume au milieu de la seconde. Les années 1915-1918 s'écoulent au rythme des blessures rapportées des tranchées et des amis qui ne reviendront pas. Puis les canons de Londres annoncent la paix dans une grande amertume. Le 12 novembre 1918, elle critique symboliquement la foule en liesse à travers la description d'une "*grosse femme débraillée, en velours noir et plumes, avec ces dents gâtées qu'ont les pauvres. (...) Elle était à moitié ivre et n'a pas tardé à exhiber une grosse bouteille de bière. (...) Avec ses semblables, elle avait pris possession de Londres, et eux seuls fêtaient la paix, à leur manière sordide, trébuchant sur les pavés rendus boueux par la pluie*".

Les années vingt et trente sont marquées par la mort du roi, l'abdication de son premier fils, le couronnement du second, la crise économique, les grèves ouvrières, et les tensions politiques internationales qui mèneront à une autre guerre, encore une. Kipling meurt, et

avec lui d'une certaine façon, le Raj britannique en Inde. C'est le début de la fin de l'Empire. Cette époque charnière, qui sonne le glas d'un monde encore accroché au souvenir de Victoria, est dépeinte par touches à travers les témoignages rapportés de la rue et des salons. L'ambiance de Londres en deuil du roi George V, les indignations des clients d'une épicerie devant les frasques de son fils et de Wallis Simpson, sont retranscrites avec toute la lucidité de l'auteur qui mesure l'impact historique de son quotidien. "*Choses, empires, principes moraux ne seront plus jamais les mêmes*". Lors de sa rencontre avec Sigmund Freud en janvier 1939, celui-ci lui prédit à propos d'Hitler qu'il faudra "des générations avant que l'on soit débarrassé de ce poison". Alors, au fil des jours, l'écriture se fait plus inquiète. "*Les Français sont sur le point d'être vaincus, l'Angleterre envahie. (...) Bientôt, nous aurons un consul allemand, le gouvernement prendra le chemin du Canada, et nous, des camps de concentration, à moins que nous n'avions des somnifères*".

Les silences perceptibles du mal-de-vivre.

Comme en musique certainement, la profondeur prend toute sa mesure dans l'harmonie des silences. Ils sont nombreux dans ce journal, évoquant pudiquement des accès de profonde mélancolie souvent accompagnés de souffrance physique. Elle ne les écrit pas, mais les hurlements tragiques se devinent à travers les intermèdes qui jalonnent le journal. Ainsi, de février 1915 au mois d'août 1917, plus rien. Lorsqu'elle reprend, ce n'est qu'avec le contrôle de Leonard qui, inquiet de l'état d'incohérence duquel elle émerge à peine, lui permet seulement quelques minutes d'écriture par jour. Le style télégraphique contraste alors avec la prolixité habituelle de sa rédaction quotidienne. Puis, son rétablissement se

confirmant, le texte retrouve sa consistance. Comme un écho à ces grands vides, elle se confie parfois du bout des doigts : *"Ma main ne tremble plus, mais mon esprit vibre désagréablement"*. *"Pourquoi la vie est-elle si tragique, si semblable à un petit trottoir en surplomb d'un abîme ? Je regarde en bas ; la tête me tourne. Je me demande comment j'arriverai jusqu'au bout"*.

Mais ces passages un peu sombres sont rares, car elle se détourne de toute tentation de lamentation. *"A mesure que j'écris, ma mélancolie s'estompe. Pourquoi donc ne pas la noter plus souvent ? Eh bien ma vanité me l'interdit, je tiens à offrir l'image de la réussite, ne serait-ce que pour moi-même"*. Vanité ? Courage ? Pudeur ? Sans doute pour toutes ces raisons à la fois, Virginia Woolf se défend de faire de son journal le lieu d'épanchement de ses tourments. Et surtout, l'écriture quotidienne semble avoir des vertus thérapeutiques. Si elle croise rapidement Freud à la fin de sa vie, elle ne bénéficie pas de sa science, et il semble que son entourage ainsi que le corps médical n'en soient pas très informés non plus. Elle rapporte que ses infirmières, au lieu de considérer sa dépression comme une véritable maladie, lui parlent de ses *"lunes"*. Pour son véritable malheur, elle vit encore à l'âge de la toute puissante hystérie qui explique tous les malaises des femmes de façon bien commode. Certains commentateurs ont voulu expliquer ses souffrances par d'hypothétiques relations incestueuses avec son frère et son père. On peut se demander de façon moins spéculative et plus constructive sans doute, si elle n'aurait pas été soulagée par une pratique médicale davantage orientée vers le patient et la psychiatrie actuelle. On connaît aujourd'hui l'ampleur que peuvent prendre les maladies psychiques lorsqu'elles dégèrent, faute d'être soignées assez tôt. Abandonnons donc le vocabulaire réducteur des commentateurs littéraires du XXe siècle, qui plaignent *ses crises de folie* en se

contentant du diagnostic archaïque et culpabilisateur de la médecine de nos ancêtres.

Bien souvent, les malades sont les seuls à savoir. Virginia Woolf le prouve une fois de plus, lorsqu'en 1925, prise entre deux guerres, prise entre deux sentiments contraires, *entre deux*, comme toujours, elle résume toute la nuance avec laquelle il faut appréhender sa vie intérieure : *"Personne ne pourra prétendre que je n'ai pas connu le bonheur parfait, mais bien peu pourraient en indiquer le moment précis, ou dire de quoi il était fait. Et même moi aux instants où je nageais dans la félicité, je ne pouvais me dire : voyons, je ne désire rien de plus ; ne pouvais rien imaginer de meilleur. J'avais seulement le sentiment quasi-superstitieux que les dieux, dès qu'ils ont favorisé le bonheur, le marchandent"*.

Comme dans son œuvre littéraire, sa vie est un tissu fait de pièces rapportées de façon plus ou moins cohérente. Les coutures sont fragiles, en faufiletage. Comme ses personnages, son individualité ne peut réellement être appréhendée que dans sa diffraction. Elle est une somme de motifs psychologiques sous-jacents et discontinus. Son existence est une succession de relâchements et d'accélérationnés de la tension entre les doutes de la réalité extérieure et le flux impalpable la vie intérieure. Les spécialistes de Virginia Woolf évoquent en effet *les flux de la conscience (stream of consciousness)* qu'elle décline tout au long de son œuvre. Cette traduction, qui implique en français l'exclusion de l'inconscient, est-elle vraiment habile ? N'est-il pas plus juste de parler des *flots de l'intériorité* ? Obéissant à ses obsessions et fuyant ses souffrances, Virginia Woolf s'y jette une dernière fois. Elle meurt dans la rivière où elle met volontairement fin à ses jours, après s'être rempli les poches de fragments de pierres. Son journal s'achève en suspension. *"L. est en train de tailler les rhododendrons..."*. Un dernier silence.

Virginia Woolf ne pouvait pas vivre sans son

œuvre. Mais son œuvre n'a peut-être pas suffi à lui donner la force de poursuivre sa vie. On peut même se demander si parfois, elle n'était pas poursuivie par la vie. En toute hypothèse, la seule personne habilitée à répondre à toutes ces questions, c'est bien elle, à travers ses écrits et surtout son "Journal". Il rappelle que la plume est tenue par une femme faite de chair et de sang, qui lutte seule contre ses démons, et à laquelle la postérité doit certainement le respect et la pudeur dont elle a su faire preuve. C'est pourquoi ce témoignage de lecture n'a pas plus d'ambition que le bristol que j'aurais aimé que l'on me tende lors de ce "tea time" à

Bath. Car ma seule certitude, c'est que Virginia Woolf fait désormais partie de *mon essentiel de la littérature anglaise*.

Alexandre BOURET.

"JOURNAL INTEGRAL 1915-1941"
de Virginia Woolf.

Traduit de l'anglais par Colette-Marie Huet et Marie-Ange Dutartre, Préface d'Agnès Desarthe,

*Collection La Cosmopolite, éditions Stock,
1558 p. - 39 €*